

LE DRAPPEAU NOIR

Organe Anarchiste

Le N.º 10 Cent.

PARAISANT LE DIMANCHE

Le N.º 10 Cent.

ABONNEMENTS

Trois mois 1 fr. 50
Six mois 3 fr. »
Un an 6 fr. »

Etranger : le port en sus

BUREAUX ET RÉDACTION

26, — Rue de Vauban, — 26
LYON

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au siège social, rue de Vauban, 26, tous les jours, de 10 h. du matin à 10 h. du soir.

LES PEUREUX

Je ne sais pas de plus peureux que les capitalistes ; sitôt qu'ils entendent prononcer le mot anarchiste, ils tremblent comme des poules mouillées. Et pourquoi tremblent-ils ? Parce que le bien qu'ils ont est un bien volé, et que nous disons que ceux qui se sont enrichis aux dépens du travailleur, nous les poursuivrons pour leur faire rendre gorge ; ils prennent ces paroles pour eux et, en effet, qui se sent morveux se mouche ; et ils ont peur.

Oui, travailleurs, nous faisons trembler ; notre nom inspire aux parasites de vives inquiétudes ; ce qui prouve qu'ils sont bien coupables.

Un plaisant jette un pétard dans un clos : vite on nous accuse. Le lendemain, les journaux quotidiens reproduisent le fait, et nous voyons pâlir les bourgeois en lisant l'histoire du pétard. Peureux, va !

Mais alors le grand jour de la liquidation sociale, ils vont tomber de peur quand ils sauront que la Révolution est déclarée, quand on leur dira qu'il faut qu'ils rendent compte de leurs actes (non pas à Dieu, car nous ne connaissons pas cet homme-là, nous ne l'avons jamais vu), qu'ils nous disent comment ils ont acquis les trésors qu'ils possèdent. Pauvres diables, je les plains. Que vont-ils donc devenir ces bourgeois, lorsque nous ferons crouler leurs châteaux, lorsque nous leur enlèverons leurs trésors : ils mourront de peur, et, pour les achever, au cas où ils ne le seraient pas, nous aurons bien un poignard qui parlera pour nous.

Non, point de pitié pour ces gens-là ; ils n'en ont point pour nous. Ils entendent, sans pitié, les femmes de nos compagnons qui crient à la misère, leurs maris étant dans les bastilles, elles ne peuvent se suffire.

Ils entendent les enfants de nos frères qui leur demandent du pain, leurs pères n'étant pas là pour leur en donner.

Ils voient, sans frémir, nos compagnons conduits dans leurs bastilles.

Ils regardent tout cela sans trembler ; mais quand ils entendent éclater un pétard, ils prennent la chair de poule.

Nous n'aurons pas peur le jour de la Révolution : au contraire, nous serons tous armés d'un courage qui étonnera nos adversaires. Nous

vous ferons trembler, mais nous ne tremblons pas.

Oui, il faut que le bourgeois disparaisse et par quelque moyen que ce soit. Employons le poignard, le poison, la dynamite pour détruire ces capitalistes. Frappons dans l'ombre. Un capitaliste qu'on ne peut frapper par devant ne doit pas être abandonné, il reste encore l'espoir de le frapper par derrière, ou de lui verser dans son café quelques gouttes d'arsenic.

Oui, il faut les détruire tous ces parasites ; il faut qu'ils apprennent qu'on ne se nourrit pas éternellement du pain du travailleur.

Oui, mort à tous ces bourgeois, qui ne pensent qu'à bien placer leurs capitaux, et qui font un dieu de leur ventre.

Oui, mort à ces patrons infâmes qui nous tiennent encore sous leurs griffes et qui nous traitent en esclaves.

Oui, mort à tous ces juges inconscients qui veulent nous envoyer au bagne, parce que nous les maudissons et que nous leur disons leurs vérités.

Oui, mort à toute cette bande de gouvernants qui sont tous plus voleurs les uns que les autres et qui nous mettent dans le pétrin.

Oui, mort à tous les prêtres enfin, qui eux aussi rongent le pain du pauvre et qui vivent sans rien faire ces infâmes, ayant pour devise : *hypocrisie et lâcheté*.

Travailleurs, l'aurore se lève ; la Révolution approche. Bientôt nous pourrions satisfaire nos vengeances. Bientôt, nous pourrions égorger à notre aise tous ces parasites. Il faut donc nous remuer, car le temps presse. Massacrions nos patrons et les bourgeois, brûlons leurs propriétés ; nous ne ferons que notre devoir, et que le premier qui ose contrecarrer nos actes approche ; nous ne ferons pas long feu de lui.

Les moyens les plus terribles sont les meilleurs, rappelons-nous le bien, et que notre devise soit toujours :

Ni Dieu, ni maître ; ni gouvernants, ni opprimés.

SINISTRE PERSPECTIVE

La situation critique qui est la condition inévitable, mais factice des travailleurs, s'aggrave progressivement. Et pourrait-il en être autrement, alors que le machinisme se perfectionne toujours, remplaçant de plus en plus le bras de

l'homme-artisan, alors que l'agriculture subissant la loi du progrès et du développement scientifique élimine fatalement le paysan, amenant ainsi le chômage et la misère ! Oui, nous pousserons constamment le cri d'alarme contre l'invasion de la misère, contre cette organisation sociale, contre cette société marâtre qui fait souffrir les producteurs alors qu'elle favorise si odieusement les parasites du pouvoir, les oisifs de la richesse, les exploités de la production humaine. Et certes, la logique est de notre côté, malgré les théories infâmes des malthusiens et des agitateurs de toutes espèces qui hurlent comme des bêtes féroces à la recherche de leur proie, dans les temples de Crésus.

L'hiver est à nos portes et la neige blanchira bientôt — elle a commencé déjà — le sol bienfaisant sur lequel les travailleurs des campagnes et des villes végètent si misérablement dans l'indigence et les privations les plus nécessaires à la subsistance.

Et c'est alors que les magasins sont remplis, que les récoltes sont terminées, que les riches vont danser dans leurs salons, jouer dans leurs cercles, s'amuser dans leurs théâtres et leurs boudoirs, que les forçats du travail vont supporter, s'ils le peuvent, l'épreuve terrible de la faim et du froid.

Toutes les années se suivent.... mais ne se ressemblent pas, tous les hivers se succèdent et ils deviennent de plus en plus horribles. Des crises économiques plus terribles que les précédentes vont éclater, et avec elles des milliers de travailleurs vont succomber sous le poids des privations et des souffrances. Ce n'est point par excès de pessimisme que nous poussons le cri d'alarme, ce n'est point notre imagination qui nous fait prévoir sous un jour lugubre la saison froide : Non, car nous savons malheureusement trop ce que l'hiver est pour le pauvre qui n'a pas, lui, comme le riche, les moyens de se vêtir de fourrures, de rouler en voiture capitonnée, de vivre grassement et d'habiter non des mansardes exposées aux caprices de l'atmosphère, mais des appartements chauffés comme il convient. Non, ce n'est pas notre seule imagination qui parle, indignée de la condition par trop malheureuse des producteurs, mais parce que les économistes à la Leroy-Beaulieu, à la Molinari sont obligés de prédire, eux-mêmes, la grande crise, la grande misère, le chômage et la mort pour la saison rigoureuse qui est la grande menace annuelle du déshérités de la lutte sociale.

Et pourquoi ?
Pourquoi, mais c'est bien simple : C'est que les dépôts de vivres débordent, c'est que les marchés sont encombrés ; en résumé, c'est parce qu'ils ont trop produit, les travailleurs, qu'il est fatal qu'ils restent le ventre vide ! N'est-ce donc pas logique.

Et voilà pourquoi l'hiver de cette année sera plus terrible que les précédents — et qui ont été assez terribles, ce me semble, pour jeter dans le désespoir des centaines de familles, pour faire périr dans les maladies artificielles résultant des nécessités et des besoins non satisfaits des milliers d'ouvriers et d'ouvrières, pour jeter dans l'égout de la prostitution ignoble une armée des jeunes filles !

Plus nous irons, plus les conditions

malheureuses des esclaves du capital s'aggraveront ; c'est ce que nous apprennent les économistes.

Eh bien, le travailleur courbera-t-il toujours le dos devant le maître, devant le riche et l'exploiteur ?

Supportera-t-il les atroces souffrances de la servitude, résistera-t-il aux privations de toutes sortes, et les intempéries de la saison glacée, alors que les magasins ne demandent qu'à se vider ?

Non, espérons-le. Il se dira que c'en est assez, qu'il y a assez longtemps qu'il subit les tortures que lui inflige l'organisation antagonique de la société, et que le moment est venu enfin de se débarrasser une bonne fois pour toutes des oppresseurs et des gouvernants.

PROPRIÉTÉ ET 4^e ÉTAT

Une des principales causes du malaise social, des crises économiques, des guerres et de la misère des peuples est, sans contredit, dans les écoles socialistes révolutionnaires, le prétendu droit de propriété individuelle. Plusieurs moyens ont été préconisés, entre autres celui de la nationalisation des moyens de production et de consommation, sous la protection de l'État, non pas de l'État bourgeois disant avec assurance les partisans du quatrième État, mais de l'État ouvrier ? Examinons un peu ce que pourrait être ce quatrième État. Ce brigand devenu honnête. Oui, tout ce qui est et constitue la propriété serait recouvert de l'étiquette pompeuse et magique aux yeux de la masse : Propriété Nationale. Il vaudrait autant fondre tous les exploités ensemble, en faire un seul bloc que l'on nommerait État, que de chercher des qualificatifs qui ne servent tout bonnement qu'à exploiter les restants de préjugés sociaux, mis en publicité par les castes assoiffées de pouvoir et de tyrannie.

En effet, que serait la propriété sous le quatrième État, si ce n'est un chassé-croisé de propriétaires individuels avec le quatrième État ? Changement de nom, changement d'étiquette, et voilà tout. Les intrigants, les esprits étroits ne seraient plus des propriétaires ayant le droit de vendre ou d'acheter la propriété ; mais, sous le fallacieux prétexte qu'ils auraient de s'appeler chef de ceci, chef de cela ; monsieur le délégué de ceci, monsieur le délégué de cela, ils jouiraient néanmoins, exclusivement, comme les propriétaires individuels d'aujourd'hui, des privilèges innombrables qu'ils s'octroieraient au détriment de la masse des producteurs. Que nous importe à nous anarchistes qu'un homme ou une caste n'ait pas le droit de vendre ou d'acheter une propriété quelconque ; si cet homme ou cette caste a des privilèges sous une autre forme et sous un autre nom. Nous nous soucions fort peu du changement de nom, ce que nous voulons, c'est le changement des choses.

En effet, ne voyons-nous pas aujourd'hui, ce qu'est l'État, troisième il est vrai, mais le numéro n'y ferait rien, l'État, c'est l'autorité, le privilège, quoi que l'on fasse, quoi que l'on dise. Pour mieux faire pénétrer notre pensée dans les cerveaux des exploités, nous faisons la compa-

raison suivante : Lorsque l'ouvrier quelle que soit sa profession, se trouve sans travail et sans pain, il lui arrive souvent, dans sa course effrénée, de passer devant une édifice appartenant à l'Etat, il voit écrit en toutes lettres : Propriété Nationale et il peut se faire avec droit cette réflexion : je suis Français, me voici devant une Propriété Nationale ; devant l'Elysée par exemple. Mon pays ou ma nation a de belles propriétés ; comment se fait-il que l'on me dise toujours, ceci appartient à tous les Français et que moi Français, je crève de froid et de faim, pendant que les étatistes se chauffent et se soulent dans l'Elysée ou ailleurs, qui est me dit-on ma propriété en partie ?

Oh ! s'écrieront les étatistes en herbes, il n'y a pas de comparaison à faire entre nous et l'Etat actuel. Pour quoi donc, bon dieu ; est-ce que tous ceux qui sont au pouvoir n'ont pas allumé leur cigare avec leur programme ? Est-ce que vous vous croyez plus impécables, plus infaillibles qu'eux.

Nous pensons le contraire, vous exploiteriez à votre tour les préjugés de la masse. Vous vous arrangeriez de façon à pouvoir lui donner la pâtée tous les jours à peu près régulièrement de façon à la faire taire ; mais la Révolution pour qu'elle soit efficace ne doit pas seulement empêcher que le peuple crève de faim, mais aussi et surtout qu'il soit libre d'écrire, de penser, d'agir comme bon lui semble.

Si, aujourd'hui, il n'éprouve pas le besoin d'être absolument libre dans sa pensée et ses écrits, c'est que l'Etat lui a matériellement empêché de penser et d'écrire.

Et comment ces messieurs du 4^{me} lui donneraient-ils la liberté de les critiquer ? alors que tout serait sous la main de fer de l'Etat : Imprimerie, salles de réunions, etc., etc., comme le disait si bien le citoyen Allemane, on lui permettrait de faire tout cela, mais sous l'œil du parti ouvrier, c'est-à-dire du 4^{me} Etat.

Nous sommes autant ennemis de l'œil du 4^{me} Etat que de l'œil du prétendu architecte de l'Univers.

En somme, les bourgeois d'aujourd'hui n'auraient pas perdu un *yota* de leurs privilèges ; au lieu de jouir par la propriété individuelle, ils jouiraient par la propriété nationale et pour cela faire ils n'auraient qu'à se faufiler dans les prétendus emplois qui se créeraient dans le 4^{me} Etat.

Or, ils ne manqueraient pas des entendre entre eux de façon à créer le plus de sécurité possible ; au lieu d'être exploités par le vautour individuel, nous serions exploités, par le vautour Etat renforcé des milliers de serres des vautours actuels.

Vous voyez, prolétaires mes amis, à quel monstre voulez vous livrer ces messieurs du 4^{me} Etat ; encore une fois, ce ne serait pas la peine assurément de changer de gouvernement.

Au Baveux du « Siècle »

Les écrivains de ce journal infâme qui se vendent au plus offrant, prétendent que ce sont les anarchistes qui ont lancé l'engin explosif à l'intérieur de la mairie de Lyon, et disent, ces énergumènes, cette secte révolutionnaire est contumière du fait. On doit se rappeler l'explosion du café Bellecour, qui, etc., etc.

O tartufes ! disciples de Loyola, vous savez mieux que personne par qui a été faite cette gaminerie. Car, soyez certains, que du jour où nous ferons parler la dynamite, nous ne nous bornerons pas à occasionner des dégâts matériels, nous viserons les lâches qui, comme vous, se cachent sous un faux nez républicain et qui prétendent que la République actuelle n'opprime aucune race ni aucune classe, qu'elle assure à tous la liberté, qu'elle favorise tout ce qui peut augmenter le bien-être général. C'est le bien-être des castes privilégiées que vous auriez dû dire.

N'est-ce donc pas opprimer les races que d'aller guerroyer en Tunisie, au Tonkin ? N'est-ce pas pour l'intérêt de quelques agitateurs seulement que les capitulards de 1871 ont envoyé mourir nos soldats dans ces pays lointains ? n'est-ce pas pour des causes inavouées et inavouables qu'ils dépensent les millions des bons contribuables ? Quant aux libertés dont vous êtes si prodigues, ô plumitifs vendus, nous les connaissons. Elles s'appellent : délit de presse, délit de parole, outrage à la magistrature ; c'est-à-dire cinq ans de prison, six et huit ans de réclusion, perquisition, arrestation de tout homme qui ne se courbe pas devant les détenteurs de l'autocratie à outrance.

Vous vous voiez la face, quand vous entendez parler de revanche prochaine, que rien ne justifie, dites-vous ? Eh quoi ! la misère, l'injure, l'exploitation atroce, toutes les iniquités que vous nous faites subir, ne sont-ce pas là autant de justifications. Et nos morts de 1871, croyez-vous que nous ne punirons pas leurs assassins ? O soyez persuadés, immondes personnages, que le premier pas de celui qui écrit ces lignes sera pour aller au bureau de votre feuille de choux s'informer si le crétin de Sarcey voudra toujours que le glaive reste rivé à la main du bourreau. Vous faites les bravaches quand vous êtes la force ; mais quand nous aurons quelques chances de vous vaincre, nous vous verrons ramper, demander grâce à genoux.

Comment en serait-il autrement, n'ayant jamais vécu que du malheur du plus grand nombre ; ne possédant au cœur que la cupidité, n'ayant dans les veines que de la boue, n'ayant, enfin, jamais été que lâches, vous ne pourrez que mourir de même.

Ah ! vous méprisez nos principes, les

élocubrations de notre bande, insolents ! Bande, soit, mais bande de travailleurs, qui fait vivre une bande de *coquins* tels que vous.

Vous nous reprochez aussi de ne pas aimer la France, de ne pas être patriotes ; mais vous êtes bien stupides, ou plutôt bien canailles, vous, qui vous aplatissez sans cesse devant n'importe quel assassin, pourvu qu'il soit mitré ou couronné, vous la valetaille du chien qui se fait, par un colonel prussien prendre au cou un collier. Est-ce du patriotisme cela ?

Vous jonglez à merveille avec les mots, surtout avec les sentiments. Vous mettez toujours en avant les euphémismes d'honneur national, de patrie, parce que vous savez qu'il y a beaucoup de pauvres gens qui croient à ces chimères, et qui, pour un seul de ces mots, se feraient mettre en pièces.

Aussi, quand un anarchiste traite la France de vieille prostituée aux capitalistes, criez-vous bien fort à l'infamie, quoique étant bien certains que celui-là ne recevra pas la toison d'or d'un Alphonse quelconque. Vous avez l'impudeur de parler Patrie, vils imposteurs ! vous, pour qui l'agiotage n'a pas de limite. Vous, détresseurs, qui possédez tant de tripots internationaux, tels que la bourse, les banques, comptoirs, etc. ; vous, dont le cœur ne tressaille qu'au tintement de l'or.

Vous, bandits, qui, pour vous procurer de plus grandes jouissances, faites vibrer la corde du patriotisme, pour envoyer des milliers de prolétaires à l'assaut des millions qui doivent vous repaître.

Il y a assez longtemps que l'on nous fait jouer ce rôle de dupes, aussi y mettrons-nous un frein en faisant la révolution radicale, c'est-à-dire terrible.

Oui, nous ne sommes pas patriotes, parce que la patrie engendre la méfiance des peuples, et que de par la loi naturelle, tous les hommes sont frères.

Notre Patrie, à nous, anarchistes, est le monde ; l'Humanité, notre mère.

PROPRIÉTÉ

Un de nos lecteurs et amis de province nous communique l'entrefilet suivant, cueilli dans un journal du Midi.

Le fait se passe à Montpellier.

« Dernièrement, la rue de la Valfère a été le théâtre d'un acte d'inhumanité dont s'est rendu coupable un propriétaire intraitable.

« Dans un immeuble de cette rue demeurait, depuis déjà longtemps, une vieille femme, seule, sans soutien, son fils étant à l'armée de mer.

« Cette vieille femme était en retard de cinq mois de loyer ; elle ne pouvait s'acquitter de sa dette, le travail n'allant pas fort. Et puis le salaire est si maigre !

« Or, il s'est trouvé un propriétaire que cette situation n'a pu attendrir. Cet homme, après avoir menacé la pauvre femme de la jeter à la rue, vient de mettre sa menace à exécution.

« Ce n'est pas tout. Il a saisi le mobilier de la pauvre femme, lui laissant seulement une mauvaise paillasse et le bois de lit.

« Une somme de six francs, que la vieille femme avait cachée dans son mouchoir, n'a pas échappé à l'avidité de ce propriétaire intraitable. On les a saisis pour payer les huissiers ! Ensuite, on a jeté cette femme à la rue, avec sa paillasse et son bois de lit. Encore un peu, nous disent des témoins indignés, on l'y aurait jetée toute nue.

« Sans la charité des voisins, cette malheureuse n'aurait pas eu un sou pour acheter de quoi se nourrir. A la nuit, ces voisins ont pu la faire recueillir dans une remise de la rue Saint-Sépulcre.

« Nous ne voulons pas nommer le propriétaire qui a fait procéder à l'expulsion de cette malheureuse femme dans de semblables conditions. Son action ne sera certainement pas approuvée des gens de cœur et cela nous suffit. »

Cela vous suffit, ô doux organe opportuniste ?

Eh bien ! vous n'êtes pas difficile, voyons, collègue, raisonnons un peu.

Voilà une pauvre femme, qui est jetée à la rue, sans pain, sans ressources, par la rapacité d'un parasite propriétaire et vous ne trouvez rien au fond de votre cœur qu'une indignation platonique, il vous suffit que cette atrocité ne soit pas approuvée « par les gens de cœur ? »

Quoi, pas une fibre de votre être ne s'est révoltée ? Pas un muscle de votre corps grassouillet n'a tressailli. Aucune pensée de haine n'est entrée dans votre cerveau ? Ah ! vous êtes bien le journal avachi rêvé par les Ferry et consorts.

Eh bien ! nous, révolutionnaires, nous déclarons, sans ambages, que de telles infamies méritent le poignard pour le propriétaire et la torche pour son immeuble. Cette peine est trop douce pour un crime si odieux.

Croyez-vous que vos pères de 93 se soient contentés de récriminations vaines lorsqu'ils pourchassaient leurs seigneurs, bien moins avides que les propriétaires actuels ?

Ah ! c'est qu'ils ne se contentaient pas de plaintes anodines, ils s'inquiétaient peu de ce que pensaient « les gens de cœur », ils agissaient ! faisant flamber les châteaux et leurs possesseurs au chant de la *Carmagnole* ou du *Ça ira* !

Allons, prolétaires, plus de plaintes, plus de jérémiades ; des actes et du nerf, nom de Dieu !

Vive la propriété commune !

Mort aux propriétaires !

ÉTUDES SOCIALES

DE L'ANARCHIE

Deux Tactiques

Mais heureusement que tous les individus n'ont pas le cerveau rempli des erreurs métaphysiques qui nous sont transmises par l'éducation que l'on reçoit dans le jeune âge, et que ces individus réagissent contre les tendances autoritaires et métaphysiques.

Chercher à faire la révolution sociale, comme on dit, est une *utopie*, car on ne fait pas les révolutions, encore moins la révolution économique pour laquelle nous combattons tous les jours ; sans doute, nous sommes le virus de cette révolution, nous en sommes les meilleurs éléments, et, par cela même, nous ne pouvons ni la déterminer, ni la faire éclater, encore moins en organiser les éléments ; sans doute, on va se récrier ; on dira que nous exagérons un peu trop. Non, loin de nous cette hypothèse ; nous sommes incapables d'être en mesure de dire toute la vérité, de démontrer toutes les conséquences funestes des mauvaises tendances ; il n'est pas en notre pouvoir d'en calculer les résultats ; ce que nous savons seulement et ce que nous devrions nous contenter de savoir, c'est que les

résultats à obtenir seront contraires au but que l'on se propose d'atteindre ; or, lorsqu'une chose est mauvaise, on fera toujours bien d'en exagérer la portée, d'en noircir, d'en aggraver les fatalités, et conséquemment on n'aurait rien à nous dire, si nous poussions notre raisonnement jusqu'à l'absurde pour rendre plus claire notre argumentation, plus efficace notre démonstration.

Ensuite rêver, croire, supposer seulement qu'il est possible de décréter le jour ou l'époque plus ou moins précise où le changement économique de la société autoritaire, dont nous sommes le ferment destructeur, devra nécessairement s'accomplir, c'est croire que le cataclysme social est un *système applicable*, et c'est faire le jeu des *féodalistes* qui supposent systématiser, dans l'avenir, la société humaine. — Qu'on nous permette d'appeler par ce mot *féodaliste* les propagateurs des idées d'Auguste Comte, qui s'appellent les *Positivistes*, et dont, à notre avis, ce mot de *positivisme* ne s'applique nullement, nous paraît entièrement postiche, absolument déplacé ; qu'il ne peut convenir aux idées *antipositives*, malgré les assertions plus ou moins philosophiques et scientifiques des Condorcet, des Saint-Simon, des A. Comte et de leurs continuateurs, les Laffitte, les Audiffret, les Robinet, dans l'ordre bourgeois ; et les Finance, dans l'ordre prolétarien.

Nous, nous, anarchistes, les véritables positivistes, si ce mot, aujourd'hui,

ne voulait dire tout autre chose et ne s'appliquait à l'autorité et au sacerdoce, ne donnait point, conséquemment, libre cours aux équivoques. Et, comme nous sommes les adversaires de l'équivoque, que nous n'entendons point, comme nos ennemis, pêcher en eau trouble, comme dit le cliché en usage dans les régions parlementaires, nous ne discuterons pas aux positivistes le mot qui leur sert de drapeau, du moins de *bannière*, car ce mot de *bannière*, plus religieux, leur convient mieux évidemment.

— Or donc, suivre les erreurs qui ont germé chez quelques organisateurs de l'anarchie ou de la liberté, c'est aller à l'encontre de nos opinions, et faire sans le vouloir, sans le savoir, le jeu des autoritaires et des féodalistes. Rien n'est plus naturel que la révolution sociale, rien n'est plus logique que l'idée révolutionnaire, et rien n'est plus factice et illogique que les idées d'autorité, d'oppression et de contrainte. Dieter des ordres pour faire la révolution, c'est nier la révolution.

L'idée révolutionnaire est inhérente à l'idée de progrès, de liberté, elle est la conséquence de l'évolution morale et économique qui s'accomplit dans les faits et dans les cerveaux. La révolution sociale, conséquence du principe économique, ne date pas d'aujourd'hui, elle n'est pas simplement, comme beaucoup le croient encore, une conception : elle n'est qu'une résultante et rien de plus. Qu'on s'en tienne à cette définition et qu'on ne songe

plus aux chimères ! La *Révolution* s'en portera bien mieux et l'*anarchie* aussi, surtout. Soyons un peu positifs ! On nous répète — on l'a toujours répété — que l'on se déchire les uns les autres et que rien ne serait plus efficace que de faire l'alliance sur le terrain de la révolution, sur le seul terrain révolutionnaire. Sans doute, ce serait désirable, mais est-ce possible ? est-ce vraiment efficace ? et en somme qu'entend-on par terrain révolutionnaire. Cela me paraît fort vague, et je ne pense pas que, jusqu'ici, aucun révolutionnaire ou prétendu tel ne soit parvenu à l'expliquer ou tenté seulement d'en faire la démonstration.

Nous avons, dans un article précédent, fait le procès de la prétendue « union », qui nous avait été présentée comme le meilleur remède aux maux qui affligent le prolétariat. La différence n'est guère sensible avec l'alliance ou l'union sur l'unique terrain de la révolution, mais peut-être cette dernière a-t-elle une apparence plus sincère. Certes, nous ne nous engagerons pas dans le développement des *forces* qui peuvent s'allier sur un même point ; cependant, pourquoi n'examinerions-nous pas ce *terrain révolutionnaire* ? pourquoi ne le tâterions-nous pas pour savoir au moins si ce n'est point une fiction, mais au contraire une réalité ?

(A suivre.)

LA LIBERTÉ OU LA MORT

La Liberté ou la Mort, telle doit être la devise des hommes de cœur. Y a-t-il au monde quelque chose de plus sublime, de plus sacré que la Liberté? Non, sans la liberté la vie n'est rien, sans elle au contraire, la vie est une souffrance, ou torture, elle est même le corrodant de la santé.

La liberté que nous voulons et dont nous parlons actuellement est de beaucoup différente de la liberté bourgeoise avec laquelle on nous berne continuellement, aujourd'hui, et qui n'est qu'une farce énorme! La différence est tellement grande que, pour l'une, l'on est prêt à faire le sacrifice de la vie, et pour l'autre prêt à tout abattre pour la faire disparaître. Mais, compagnons de sujétion, si nous voulons la liberté réelle, ce n'est certainement pas en conservant la pourriture sociale actuelle que nous l'obtiendrons, il s'en faut de beaucoup, et nous rions à gorge déployée de ces demi-socialistes qui veulent la faire sortir des urnes électorales. Mille pestes! est-ce possible? Il faut évidemment ignorer, ou ne pas avoir étudié les conséquences du *suffrage universel* pour vouloir agir ainsi. Voter une autorité ouvrière pour remplacer l'autorité bourgeoise, c'est renverser une barrière et en construire une nouvelle; et la liberté, compagnons esclaves, resterait ce qu'elle est aujourd'hui, c'est-à-dire fausse et mensongère. Non, la liberté ne peut sortir que du cataclysme social, et c'est pourquoi, nous anarchistes, partisans de la liberté absolue, nous crions hautement et en tous lieux : la Liberté ou la Mort, et le jour de la grande lutte sociale, nous frapperons sans pitié les auteurs de cette liberté qui nous rend plutôt esclaves que libres. Comme nos ancêtres, nous ne reculerons devant rien et comme eux nous emploierons le plomb, pour laver une bonne fois pour toutes les crimes de tous les despotes. Quel heureux jour pour nous, que le jour où le beffroi populaire appellera les dupes au combat pour la vie contre les infâmes dupeurs.

Tonnerre de diable! ce jour-là, jour révolutionnaire, nous n'irons pas de main morte. Dans le siècle où nous sommes, n'est-il pas abominable, odieux de voir comme tout conspire contre la liberté?... Le compagnard comme le citadin, ose à peine se remuer par crainte d'être embroché ou enfilé par la Loi, qui est une épée invisible dont la pointe se trouve et frappe partout mille bombes! Quelle anomalie et il est plus que temps d'en finir avec cette invention légale qui est le poignard qui tue la liberté, et ses corollaires : (Égalité et Justice), c'est le monde littéralement renversé et l'on a bien raison de dire que la liberté bourgeoise est une attrapoire, un piège, même un de ces édifices dont l'extérieur est splendide, et l'intérieur funeste. L'on n'est pas libre de soi-même : partout la loi qui est exactement la négation de la liberté a jeté son venin et le travailleur se trouve pris dans un cercle vicieux tout comme la mouche dans une toile d'araignée, bien dit, cercle vicieux, hors duquel le travailleur ne pourra sortir que par la violence. Mais que la bourgeoisie tremble, car le peuple songe enfin à secouer le joug ignoble auquel il est assujéti. Animé d'un sentiment purement libertaire et égalitaire, le peuple qui travaille saura bien employer habilement les moyens les plus expéditifs, pour reprendre sa liberté que la bourgeoisie lui a si lâchement ravie. Il n'est pas jusqu'à la liberté de la presse qui donne fortement à réfléchir pour ne pas en être victime, pour ne pas avoir des sbires derrière ses trousses. Somme toute, tout est mauvais, tout va au plus mal dans cette société basée sur la canaillerie, etc., etc... Partout règne le désaccord, le père se méfie du fils de peur de tomber dans l'ample filet du Code pénal, tendu pour attraper presque toujours le bien et livrer passage au mal.

La justice bourgeoise est une balance qui se met à la merci du capital. Bref, tout est fourberie, tout est hypocrisie. Arrive entre amis une simple altercation, vite, on court chercher la police, et il semble à cette société marâtre que rien ne se viderait sans l'intervention de la loi, ou la justice (*sic*). Mais décidément que fait-elle cette policière que le bourgeois préconise tant? Arrêter au lieu de concilier, et puis d'abord si la liberté était

ce que son nom lui impose, toute la clique de policiers et vendus n'aurait pas raison d'être. Ah! non, liberté tu n'existes point, et il faut malgré tout que tu régnes. Pour ton avènement nous allons bientôt nous mettre à l'œuvre et frapper, détruire et pulvériser tout ce qui est contre toi. Le drapeau rouge en main et sur le cadavre du dernier despote, nous crierons : Vive la Liberté!

Le groupe communiste-anarchiste *Terra et Indépendance*, d'Armentières.

Encore les Expulsions!

Avons-nous besoin de nous plaindre? Avons-nous besoin de larmoyer sur les infamies gouvernementales et les atrocités que commettent ces sbires à l'égard de nos personnes? Non, assurément, ce serait peine inutile. Mais il est bon de constater le fait et de l'inscrire sur le grand livre des sauvageries autoritaires et des petites dettes à régler au jour heureux de la liquidation sociale. Donc, en effet, un de nos compagnons d'Italie qui avait crû, comme tant d'autres, à l'hospitalité des dirigeants français a fait l'expérience de la tradition hospitalière des détenteurs du pouvoir.

Brutalement arrêté, enchaîné, emprisonné et volé; cyniquement privé des renseignements et des besoins alimentaires les plus nécessaires à l'existence de tous les jours, le compagnon Carattoni a été plus brutalement encore jeté à moitié mort de privations et de fatigues dans un fourgon qui l'a déposé, sans autre forme de procès, sur cette ligne fictive qui s'appelle frontière.

C'est votre droit, bourgeois gouvernants d'agir ainsi. Encore une fois, nous n'avons pas à nous plaindre. Mais nous dirons à ceux qui souffrent, aux éternelles victimes des oppresseurs de tous pays : Vous êtes en état de légitime défense, à vous d'agir! — *Le compagnon Carattoni dira comme nous.*

Les gouvernements se ressemblent. Notre ami Ermenjols qui depuis sa condamnation à cinq ans, par le trop fameux Jacomet, avait passé en Belgique, en a fait la triste expérience. L'omnipotent Léopold vient de lui faire signifier un arrêté par lequel notre ami devait avoir quitté le territoire belge avant le 28 octobre, dernier délai accordé. Décidément République et royauté se valent.

PRODUITS ANTI-BOURGEOIS

FABRICATION DES BOMBES

Voici un modèle de bombes que nous avons essayé et qui, croyons-nous, peut produire d'excellents résultats, c'est une bombe sphérique, que l'on coule en moitié plomb et moitié zinc, et que l'on charge avec une composition de chlorate de potasse, de soufre et de sucre broyés ensemble; celle que nous avons essayé, avait un trou d'au moins 0^m30, dans la terre, nous avons ramassé jusqu'à 12 mètres de distance les éclats qu'elle avait projetés, nous en avons ramassé vingt et un, qui représentaient à peu près la moitié du plomb employé, on peut juger par là ce que, jetée dans un tas, elle pourrait produire.

Voici la manière de les couler : il faut d'abord se faire faire par un tourneur ou un mouleur, un ami si c'est possible, un modèle en bois : 1° une demi-sphère du diamètre de la bombe que l'on veut employer, 8 centimètres de diamètre au plus; 2° une autre demi-sphère, mais celle-là en creux dans le bois, et d'un diamètre de deux centimètres plus petit.

Une fois que l'on s'est procuré ces deux modèles, on prend du plâtre, que l'on gâche assez serré, on y enfonce sa première demi-sphère, de manière à l'obtenir en creux dans le plâtre; en adaptant deux de ces moules, on obtient ainsi le moule entier de la bombe, pour éviter les solutions de continuité d'où le plomb pourrait s'échapper, on scelle les deux moitiés avec du plâtre.

Ceci est pour le corps de la bombe, pour obtenir le noyau qui doit la rendre creuse, on prend sa deuxième demi-sphère, qui est tournée en creux dans le bois, on y jette du plâtre dedans, une fois sec, on le fait tomber, on a alors une demi-sphère en relief, avec deux que l'on joint ensemble on obtient une sphère complète, qui placée à l'intérieur et au milieu de la

précédente que l'on a obtenue en creux dans le plâtre, laissera un vide circulaire d'un centimètre d'épaisseur, qui sera l'épaisseur de la bombe.

Pour arriver à bien placer ce noyau dans le milieu du moule, on y enfonce des fils de fer ou des épingles que l'on ne laisse dépasser que d'un centimètre, une en bas et trois espacées sur les côtés suffisent pour le maintenir en équilibre dans le moule; lorsque l'on coule la bombe, ce noyau se trouve enfoncé dans le plomb, par un trou que l'on a ménagé à cet effet et qui doit servir à charger la bombe, on brise ce noyau et on en fait sortir les débris.

Si la bombe est destinée à être mise en place, pour n'éclater qu'au bout d'un certain moment, il ne reste plus qu'à se procurer une vis ayant un trou ménagé pour la mèche, mais si elle est pour être lancée à la main, il faudra avoir en plus, un certain nombre de cheminées destinées à porter chacune une capsule et les disposer autour de la bombe de manière qu'en tombant elle tombe sur l'une ou sur l'autre de ces cheminées.

N. B. Nous avions promis d'envoyer la recette pour le fulminate de mercure, sitôt que nous aurions obtenu des résultats; la semaine prochaine, nous tiendrons notre promesse.

Réunion Anarchiste

La réunion qui a eu lieu lundi 8 octobre, à Lyon (Guillotière), salle de l'Élysée, a été incontestablement la plus importante de celles qui se sont tenues dans la région, non seulement parce qu'il s'y trouvait plus d'un millier d'auditeurs, mais aussi parce que la contradiction s'y est établie publiquement; très tranquillement, mais très carrément; au risque de nous faire accuser de manque de modestie, nous devons admettre qu'il en est ressorti un plein et entier succès pour les anarchistes révolutionnaires.

Après la constitution du bureau, formé du compagnon Domergue, président, des citoyennes Fouilloux et Cognet, assesseurs; du compagnon Sourisseau, secrétaire, et de tous les détenus politiques comme présidents d'honneur, le compagnon Ramé a pris la parole et a traité avec une véritable éloquence ce sujet : « Ne retournons-nous pas actuellement, à moins d'une énergique intervention populaire, au détestable régime du moyen âge ? Il a été très applaudi.

Puis, après une collecte pour les détenus politiques, le compagnon Crié, rédacteur de la *Bataille* a pris la parole sur la deuxième partie de l'ordre du jour : « La Révolution internationale. »

« Ce qu'il faut bien déterminer avant tout, a-t-il dit, c'est le terrain sur lequel il est préférable de s'appuyer, dans tous les pays, pour préparer et surtout pour hâter la révolution sociale, qui sera internationale ou ne sera pas. (Bravos.)

« Faut-il persister dans l'erreur du suffrage universel, cause pour les socialistes de tant de leçons sanglantes et de tant de désillusions amères? faut-il, au contraire, rejeter au second plan toute préoccupation de ce que sera la société au lendemain de la révolution, s'en tenir uniquement à l'action révolutionnaire, à la propagande par le fait ? » (Applaudissements, cris : Vive l'Anarchie!)

« Les anarchistes sont de ce dernier avis; il leur apparaît que s'ils réclament, comme but, la suppression absolue de l'autorité, il ne serait guère logique en croyant trouver dans le suffrage universel, arme toute bourgeoise, arme toute légale, un moyen effectif de combattre l'autorité bourgeoise, la légalité capitaliste. »

Le compagnon Crié cite ensuite des faits et des chiffres qui prouvent indubitablement que les attentions vont s'accroissant sans cesse, que la masse se désintéresse de plus en plus du suffrage universel, s'écarte chaque jour davantage des urnes électorales. Il fait l'historique des diverses assemblées parlementaires qui se sont succédé en France depuis la Révolution, depuis les États Généraux de 1789, jusqu'à cette Convention tant surcuite, jusqu'à la réactionnaire Assemblée de 1874, élue dans un jour de malheur, et démontre que toutes ces parlottes n'ont jamais rien fait pour le peuple. (Nouveaux bravos.)

« La question, ajoute-t-il, n'est pas d'avoir de bons tyrans, c'est de n'en avoir aucun; et comme le disait Emile Gauthier, nous trouvons qu'on s'occupe trop exclusivement de savoir quels farceurs tiendront la queue de la poêle. Nous pensons qu'il y aurait quelque intérêt quelque utilité à avoir quelque souci du goujon populaire qui rissole depuis tant d'années dans la poêle gouvernementale. Ce que nous voulons ce n'est pas de confier à de nouveaux voleurs cette queue de la poêle; c'est de renverser la poêle et d'éteindre le feu. » (Acclamations.)

« N'en finit on pas d'ailleurs toujours beaucoup plus facilement avec un seul tyran, qu'avec 363 ou 550. Charles I^{er}, Louis XVI et le tsar Alexandre n'en sont ils pas des exemples frappants. (Rires et bravos.)

« Que tous les socialistes révolutionnaires sincères renoncent donc une bonne fois à cet attrape-nigaud qu'on appelle le parlementarisme, et qu'ils se rallient tous sur le terrain de l'action révolutionnaire directe de la propagande par le fait (Longs applaudissements.)

« Oui, renonçons à ce suffrage qu'un des condamnés de Lyon, Emile Gauthier, nommait si justement « la plus grande mystification du siècle »; qu'un autre condamné de Lyon, Joseph Bernard, appelait, non moins justement : « le plus grand commun diviseur de la classe ouvrière. » (Bravos répétés.)

« Ah! scélérats que nous sommes, s'écriaient nos amis de Lyon à la face de Jacomet, nous réclamons le bonheur pour tous, le bien-être pour tous, pour tous aussi la liberté et la justice. (Acclamations et bravos; cris : Vive la Révolution sociale ! Vive l'Anarchie!)

Le citoyen Julien, marxiste, monta à la tribune et s'égarait sur un terrain dangereux — étant donné la présence de policiers — des révélations sur la situation de nos amis prisonniers. Le compagnon Crié déclare qu'il se retirera immédiatement si l'orateur continue son maladroit discours, en présence du policier qui se trouve à la tribune. (Approbation générale : le citoyen Julien quitte la tribune.)

Le citoyen Farjat, marxiste, défend le suffrage universel comme moyen de groupement, d'agitation, de propagande. Il n'hésite, toutefois pas à reconnaître, comme les anarchistes, que la prochaine Révolution sera économique, et que, seule la force, en amènera le triomphe.

Le compagnon Crié se borne pour toute réponse à donner lecture de deux articles de journaux : l'un du citoyen Paul Brousse, déclarant hautement que tout candidat — même ouvrier — qui abandonne ses camarades, n'est pas honnête, et que lorsqu'on parle de renier la société bourgeoise, il ne faudrait pas au moins commencer par consentir à vivre de sa vie; l'autre du citoyen Jules Guesde, énumérant tous les maheurs, toutes les désillusions, toutes les persécutions, qui ont, donné, depuis 80 ans, de logiques résultats de parlementarisme, et concluant ainsi : quel avantage le prolétariat français a-t-il retiré de son activité électorale, de son empressement à faire à chaque scrutin, acte de souveraineté électorale ?

Farjat et Crié ont repris deux fois la parole, l'immense majorité de la salle devenait nettement acquise aux théories nettement révolutionnaires.

Après une protestation indignée des compagnons Lemoire et Crié contre la monstrueuse arrestation du citoyen Fabre, emprisonné pour deux jours parce qu'il n'avait pas payé une amende de 72 francs, qu'aucun avis judiciaire ne l'avait prévenu de solder, la séance a été levée aux cris de : Vive l'Anarchie! Vive la Révolution sociale!

De véritables légions d'agents avaient été massées derrière les baraques du marché; les anarchistes le savaient. Cela ne les a pas empêchés de se rendre à plus de cent à la brasserie Faure en chantant la Révolution.

Mauvaise réunion pour les bourgeois, les policiers et les réacteurs de tous poils et de toutes nuances.

Bonne journée pour tous les amis sincères de la Révolution et de la justice sociale.

LETTE STÉPHANOISE

St Etienne, le 30 octobre 1888

A la suite des divers articles concernant les usines de Terrenoire et de Firminy, quelques camarades d'atelier sont venus me demander d'en rédiger un sur le bague ou nous travaillons; je veux parler de l'usine Barrouin. S'il en est une qui mérite d'être classée parmi les bagues industrielles, c'est assurément celle-là; elle est remarquable surtout par le nombre de ses gardes chiourmes, tous plus insolents les uns que les autres.

Depuis l'administration, composée de vieux débris de l'empire, comme M. Barronin (un de jésuites en robe courte comme l'ex-commandant Marduel jusqu'au plus petit employé, c'est à qui pourra le mieux faire éreinter l'ouvrier placé sous son joug.

Nous ne vous étonnerons certainement pas en vous disant que là, comme dans toutes les autres usines, les contre-maitres sont dix fois plus mauvais pour les ouvriers que les patrons eux-mêmes. Quelques-uns de ces grotesques personnages méritent une mention spéciale; nous prendrons la liberté de les recommander à la sollicitude de l'intéressant Waldeck-Rousseau, ils lui seraient d'une très grande utilité lorsqu'il aura fait voter par les Barnums du palais Bourbon sa fameuse loi sur les récidivistes. Un qui mérite assurément de faire le dessus du panier, c'est le sieur Giraudet, contre-maitre de l'atelier des bandages, un type du capitaine Fracasse des plus accomplis, et qui traite ses ouvriers à la façon des marchands d'esclaves de la Martinique en leur faisant faire une moyenne de quinze à dix-huit heures de travail par jour; ce joli monsieur n'admet aucune observation : lorsqu'il lui plaît de réprimander, ou plutôt d'engueuler à tort ou à raison un ouvrier, celui-ci, s'il ne veut pas être immédiatement renvoyé, doit se borner à répondre comme Pandore dans la chanson : « Brigadier, vous avez raison. » Et lorsque cet ouvrier a écouté patiemment la prose (prose qui n'a rien d'académique) du Giraudet en question, il s'entend annoncer qu'il aura deux ou trois heures à bas et qu'il doit s'estimer heureux (*sic*) d'en être quitte à si bon marché.

Pour faire le digne pendant de ce grossier personnage nous devons citer aussi le nommé Verdrau, contre-maitre des grosses forges. Celui-là connaît à fond le catéchisme poissard il aurait fait une excellente marchande de denrées, à la halle, aussi les malheureux forçats obligés de subir son joug sont-ils apostrophés avec les meilleures expressions de son répertoire : pour édifier vos

lecteurs voient quelques-unes des épithètes vocabulaire de ce Don Quichotte : Bande à c... tas de mandrins, feignants (si), rossards, abrutis et autres termes qui feraient les délices de M. Zola. En un mot, ce serait pourfendeur donne toutes ses qualités à ses ouvriers, semblable en cela à ces pick-pockets qui, surpris la main dans la poche d'un passant, se mettent à crier : « Au voleur » pour dérouter la police.

Je me vois obligé de clore ma lettre, mais dans un prochain numéro, je vous parlerai des autres ateliers, notamment le grand mill et les tolérances, gouvernés par de petits tyrannaux qui y régissent en seigneurs et maîtres jusqu'au jour prochain, où l'heure de la grande liquidation sociale ayant sonné, les ouvriers à leur tour régleront leur compte.

UN DISCIPLE DE PROUDHON.

Tribune Révolutionnaire

Réunion privée. — Lundi 5 octobre, à 8 heures du soir, aura lieu une conférence privée et contradictoire, salle Goutard, rue Garibaldi, 108, faite par un compagon ex-détenu. Tous les révolutionnaires sont invités à y assister.

On trouvera des lettres au bureau du journal, et à la porte, le soir de la réunion.

Réunion de la Commission de répartition aux détenus politiques, le samedi 3 novembre, à 8 heures du soir, au bureau du journal.

Il y a urgence.

Lyon. — Compagnons du *Drapeau noir*. Les misérables qui ont précédemment condamné les gérants de notre organe, ont osé redoubler d'audace, ils ont cette fois-ci encore — comme toutes les fois qu'il y va de leur intérêt — donné un croc-en-jambe à la loi qu'ils avaient faite eux-mêmes.

Par ces condamnations et arrestations, ils espèrent parvenir à réduire au silence ce journal qui, dans chaque numéro, leur conteste quelques-uns de leurs droits ou dénonce quelques-unes de leurs nombreuses infamies.

Mais s'ils croient en supprimant tous les dix ou vingt numéros, un gérant, le faire disparaître, ils se trompent et ils seront bientôt obligés de se l'avouer ; ce ne sont pas les dévoués qui manquent parmi nous, et ils se laisseront avant nous de leurs poursuites et emprisonnements. Toujours et contre tout, ils seront obligés de s'entendre jeter à la face leurs lâchetés, malgré l'activité qu'ils emploient à nous persécuter nous agissons au nom de nos droits, et nous sommes nombreux.

Mais, bourgeois pétris de bêtises, juges qui êtes la négation de la justice, policiers qui êtes le rebus de l'honnêteté, croyez-vous nous empêcher de vous dire vos vérités, de dire aux gens assez crédules pour vous croire : « Les faits pour lesquels on nous arrête ne sont que d'odieus mensonges, car, soyez en sûrs, si nous placions des bombes sous leurs balcons, soyez certains qu'elles produiraient l'effet que nous en attendons ; s'il nous plaît de débarrasser notre ville d'une presse prostituée à un gouvernement contraire à nos droits, il ne se trouvera pas là un imbécile pour nous empêcher de réussir. »

Donc, vous vouliez arrêter notre gérant ; pour cela, il vous manquait un motif d'accusation sérieux. Pour Cyvoct, c'est Bellecour ; pour Vitre, se sont les bombes de carton que vous avez placées vous-mêmes.

Trouvez-vous encore des souteneurs pour affirmer cette nouvelle infamie.

Ce système n'est pas encore usé, juges et souteneurs, redonnez-vous encore la main.

Le groupe anarchiste *La Vipère*.

Nous recevons, avec prière de l'insérer, la lettre suivante :

« Beaucoup de mes camarades me demandent si ce n'est pas moi qui ait signé les affiches électorales Oddoux, pour le conseil municipal (élections 21 et 28 octobre). »

« Je réponds, non : c'est un homonyme, habitant la même rue. »

« Je suis, je reste anarchiste, par conséquent abstentionniste. »

« Je laisse le suffrage aux incons-

cients et aux intéressés, je n'attends absolument rien que de la Révolution, »

« THOMAS, vernisseur,
« 19, rue Rabelais. »

Saint-Étienne. — Une conférence privée et contradictoire aura lieu samedi 10 novembre dans le local du Cercle du Travail, avec le concours d'un compagon ex-détenu, qui traitera :

Du procès de Lyon et de ses conséquences.

Une discussion s'engagera sur :
L'attitude des anarchistes en cas de guerre.

Beucaire. — Dimanche, 21 octobre, nous avons eu la visite des citoyens Cavallier et Tressaud, collectivistes et le compagon Couloubrier, anarchiste, de Marseille.

A seule fin de faire une conférence contradictoire sur le collectivisme et le communisme-anarchiste ; la première réunion a eu lieu à 3 heures de l'après-midi, au Syndicat des ouvriers carriers et la deuxième au Cercle national, à 9 heures du soir.

Dans ces deux conférences, les citoyens Cavallier et Tressaud ont développé, devant une assistance nombreuse, le programme du parti ouvrier, en combattant à outrance l'idée anarchiste comme utopie, et en concluant, ils engageaient les électeurs de se débarrasser des candidats bourgeois et d'envoyer des ouvriers dans tous les corps élus, à seule fin de préparer la révolution par des réformes progressives.

Le compagon Couloubrier prend ensuite la parole. Il passe en revue toutes les Assemblées parlementaires depuis 89 jusqu'à nos jours et les bienfaits du parlementarisme en faveur du prolétariat — qui sont négatifs. En outre, il combat d'une manière énergique le programme du parti ouvrier, dit national ; il reproche aux collectivistes de vouloir se servir de la révolution pour arriver au pouvoir et de massacrer, après leur victoire, tous les anarchistes, car, pour lui, il considère les collectivistes ; comme des gens qui n'ont pas mangé et qui veulent s'engraisser aux dépens de la Révolution, c'est-à-dire aux dépens des exploités.

En même temps, il développe d'une manière irrefutable l'idée anarchiste qu'il professe, aux applaudissements de l'assemblée et conclut en disant que, pour lui, il considère les collectivistes comme les plus grands ennemis de l'anarchie et des anarchistes, que par ce seul fait il faut les combattre à outrance. (*Applaudissements.*)

Plusieurs citoyens prennent tour à tour la parole sur les deux sujets.

Le président prend la parole pour remercier les conférenciers de leur profonde connaissance sur la question sociale et il espère que cette conférence contradictoire portera ses fruits.

Avant de lever la séance, le compagon Couloubrier propose l'ordre du jour suivant, combattu énergiquement par les citoyens Cavallier et Tressaud :

« Un groupe de révolutionnaires de la « ville de Beaucaire (Gard), réuni en « assemblée générale, au nombre de 150, « proteste énergiquement contre l'ar- « restation du compagon Vitre, gérant « du *Drapeau noir* et se déclare soli- « daire de ses actes révolutionnaires. »

Cet ordre du jour est adopté à l'unanimité moins quinze voix, aux cris de : Vive l'anarchie ! Vive la Révolution !

En même temps une collecte est faite en faveur des détenus politiques ; elle produit la somme de 11 fr. 30 centimes qui seront envoyés au *Drapeau noir*.

Ensuite, une deuxième collecte est faite en faveur des ébénistes de Marseille en grève.

Le lendemain, lundi 22 octobre, le Cercle national donnait un concert de famille. Tous les révolutionnaires s'étaient donné rendez-vous. Toute la soirée fut consacrée aux chants révolutionnaires ; avant de terminer la soirée, le compagon Couloubrier prit la parole et dans une allocution révolutionnaire, proposa au Cercle d'enlever les drapeaux tricolores et de les remplacer par des drapeaux rouges.

Cette proposition est adoptée au cri de : Vive la Révolution ! et les drapeaux sont enlevés immédiatement.

En un mot, bonne journée pour l'anarchie et la Révolution.

Amiens. — Aux Compagnons du *Drapeau noir*.

Le groupe d'études sociales du quatrième arrondissement d'Amiens prévient tous les groupes (vraiment) révolutionnaires de se mettre en garde, contre le nommé Géhin Charles, originaire des Vosges ; voici son signalement ; cheveux bruns, front étroit, yeux gris, nez droit, bouche ordinaire, menton fuyant, moustache et barbe noires.

NOTA. Prière aux journaux révolutionnaires d'insérer la présente.

Pour le groupe :

LE SECRÉTAIRE.

Paris. — Le Conseil syndical de la cordonnerie de la Seine, en présence des ignobles condamnations qui frappent les défenseurs de la justice pour le seul crime d'avoir demandé le bien-être pour tout le monde, en attendant que la grande masse des exploités comprendra enfin qu'il est temps de mettre un terme à la honteuse exploitation de l'homme par l'homme, et poussée par la misère, descendra dans la rue pour procéder directement à l'expropriation de la bourgeoisie et à la suppression, par tous les moyens, des exploités de tout acabit, a décidé, dans sa réunion de jeudi dernier, d'envoyer la somme de vingt francs pour les courageux citoyens enfermés sous les verrous des prisons bourgeoises, envoi toutes leurs sympathies aux vaillants compagnons du *Drapeau noir* et les encourage à persévérer dans la lutte qu'ils ont entreprise contre les gouvernants de toute espèce.

A vous et à la révolution sociale !

Pour le Conseil syndical :
LE SECRÉTAIRE.

— Le Conseil syndical informe la corporation qu'il se réunit et reçoit les adhésions et cotisations tous les samedis, à huit heures et demie du soir, rue Réaumur, 58, près des Arts-et-Métiers.

Paris. — *La Bataille*, organe révolutionnaire indépendant (?) sentant de plus en plus le terrain se soustraire à sa marche de canard boiteux, — les groupes anarchistes de Paris lui ayant retiré leur clientèle, vient d'inaugurer le système des groupes-fictifs, pour les besoins de la caisse. Nous voyons surgir tout à coup un groupe « la Vengeance », qui accouche d'une abracadabrante et charentaise sortie sur les mots. Le plus curieux de la chose, c'est que certains groupes parisiens ont coupé dans le pont ! c'est à n'y pas croire ! Ah ! ça, compagnons, vous ne voyez donc pas le Massard se tordre de rire dans la coulisse ? Et comme il a bien raison ! Prendre au sérieux, discuter les sornettes qu'il plaît à ce bourgeois d'étaler tout au long de sa « tribune des groupes » est vraiment du dernier gogo. L'inventeur du *demi-quarteron*, pourrait bien, par votre faute, passer pour un homme d'esprit, avancement auquel il n'a aucun droit.

Groupes d'actions, faisons de l'action ! et non des amusettes sur les mots. C'est à cela que vous invite le groupe

LA PANTHÈRE DES BATIGNOLLES.

Firminy. — Compagnons, un fait sur plusieurs et qui arrive journellement dans ces bagnes capitalistes :

Un ouvrier travaillant à l'usine Verdier se creva un œil dans son travail. Après l'opération faite et des journées de souffrances, il se décida enfin à aller trouver le directeur pour lui demander ce qu'il pensait faire pour lui pour le récompenser de son œil, car enfin son œil a de la valeur, mais pas selon Evrard. Savez-vous ce que ce monstre inhumain lui a répondu, vous ne le supposeriez jamais : « Comment, vous osez, vous avez le toupet de réclamer quelque chose, nous qui avons fait tant de dépenses pour vous, vous trouvez que ce n'est pas assez, vous avez une faim-pressée audace. » L'ouvrier timide s'empressa de prendre la porte qu'on s'efforçait de lui faire voir depuis longtemps.

Les dépenses faites pour lui ont été de le tenir pendant une dizaine de jours à l'hôpital de Saint-Étienne, à raison de 5 fr. par jour ; là-dessus on a eu la bonté de lui retenir sa caisse, qui est de 1 fr. 50 c. Leurs dépenses restent donc à 3 fr. 50 c., soit une dépense

pour ces dix jours de 35 fr. Son œil leur revient donc à 35 fr., 70 fr. les deux. Ils peuvent toujours se payer à discrétion des ouvriers aveugles, mais ce seigneur Evrard à tout ce qu'il lui faut, absolument tout, meute, attelage de toute beauté, des effets pour se changer vingt fois par jour, si toutefois ça entre dans ces caprices, car il est capricieux, est-ce que tout ça ne doit pas suffire à l'ouvrier estropié. En vérité, ces esclaves deviennent un peu trop exigeants. Mais, au lieu de se contenter d'une réponse semblable, s'il avait placé cette vermine dégoûtante au bout d'un revolver, fort calibre, et l'envoyer dans l'autre monde expier ses crimes ; est-ce qu'il n'aurait pas rendu un grand service à l'humanité ? Si, et puisqu'il n'y a point pour nous, travailleurs, de justice sociale, pourquoi n'invoquerions-nous pas cette justice que nous possédons, et que l'on ne peut nous retirer à leur grande rage, c'est notre droit, servons-nous-en, car ce ne sera que lorsque nous sèmerons la terreur chez ces crapules, que nous en viendrons à bout.

Et penser que nous avons tous les jours ce gringalet de quatre sous devant nous à se promener par ce bagne, en faisant tourner sa canne et chantonnant des airs que ses putins lui ont appris, en le tenant sur leurs genoux. Il est bien digne de ces ventrus capitalistes, dont il est l'humble esclave.

Genève. — Aux compagnons du *Drapeau noir*.

C'est grâce à votre ardente propagande et à l'esthète apparence du *Drapeau noir* à Genève, que notre groupe si faible autrefois s'accroît chaque jour de nouvelles forces. C'est grâce aux agissements de plus en plus dégoûtants de nos exploités maudits aussi que la colère sourde, jusqu'ici étouffée dans nos cœurs, va pouvoir se donner carrière dans un moment très rapproché. Ah ! continuez, bourgeois avachis, de nous tyranniser, torturez-nous encore davantage si c'est possible, cela ne fera qu'activer le feu de la vengeance et de la haine qui brûle dans nos cœurs, et de plus nos rangs n'en seront que plus serrés ! Compagnons, à l'œuvre sans trêve ni repos, nous commençons bien, ne nous endormons pas ! Vite, recourons aux produits anti-bourgeois, dynamite, pétrole, aidez-nous !

Vive l'Anarchie !

Vive la Révolution !

Mort aux Exploiteurs !

Le groupe anarchiste, LE COBIEAU
SANGLANTE.

PETITE POSTE

Au groupe d'anarchistes de St.-Chamond : Oui, mais nous ne connaissons pas.
Au groupe le *Poignard en main* : Prière de passer au bureau un soir, de 8 à 10 heures.
Au secrétaire délégué du groupe la *Bombe* : Passez au bureau.

Les dépositaires de la brochure *Le Procès des Anarchistes* sont priés de vouloir bien régler leur compte au compagon Puillet, rue Mazenod, 106.

EN VENTE

Chez tous les Libraires et Marchands de journaux

LE Procès des Anarchistes

Devant la Police correctionnelle
et devant la Cour d'appel
Interrogatoire et défense de chaque
accusé, in-extenso

Cet ouvrage forme un volume grand
in-8° de plus de 200 pages.

Prix : 1 fr. 25 c.

Au bénéfice des familles des détenus
politiques.

Pour les demandes, s'adresser :

Pour Lyon, au bureau du journal *Le Drapeau noir*, rue de Vauban, 26 ;
Pour la province, au citoyen Puillet, rue Mazenod, 106, Lyon.

Le Co-Gérant : J.-L. PAGET.

Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandière, 52.
(Association syndicale des Ouvriers typographes)